



Ilya Kabakov

C'est ici que nous vivons

Exposition

Forum

du 17 mai au 4 septembre 1995

Direction de la communication

Attachées de presse :

Julie Goëlf-Basquin

Tél : 44 78 42 16 / Fax : 44 78 13 02

Nathalie Garnier

Tél : 44 78 46 48 / Fax : 44 78 13 02

Sommaire

Communiqué de presse	page 2
L'installation	page 4
Ilya Kabakov : repères biographiques	page 8
Visites commentées de l'exposition et informations pratiques	page 10
Autour de l'exposition	
- Performance et rencontre	page 11
- Catalogue	page 13
Et puis... les expositions de l'été 95	page 14

Ilya Kabakov

C'est ici que nous vivons

Avec un arrangement musical de Vladimir Tarasov

Exposition

du 17 mai au 4 septembre 1995

Forum haut et bas

Du 17 mai au 4 septembre, le Centre Georges Pompidou, Musée National d'art moderne/Centre de création industrielle présente une installation de l'artiste russe Ilya Kabakov qui, depuis le début des années 80, a fait de l'installation son mode d'expression. Inédite et spécialement conçue pour le Centre Georges Pompidou, l'installation *C'est ici que nous vivons* est sans doute la plus vaste des soixante dix installations réalisées à ce jour par l'artiste. Elle occupe en effet les 1 800 m² des deux niveaux du Forum.

L'ensemble de l'installation évoque le chantier d'un énorme bâtiment, un magnifique Palais du Futur, dont les quelques colonnes déjà érigées sont entourées d'échafaudages. Parcourant ce chantier, jonché de divers matériaux de construction - sable, planches, fil de fer, etc. - le visiteur s'aperçoit que les travaux sont arrêtés depuis longtemps déjà, que tout y est laissé à l'abandon, échafaudages et matériaux ne formant qu'un amas de déchets. En revanche, une vie s'est organisée dans les différentes baraques d'ouvriers qui entourent le chantier : en circulant d'un espace à l'autre, le visiteur découvre un univers complexe, comprenant un foyer, une salle de réunions, des vestiaires et divers appartements, le tout bien aménagé et parfaitement habitable. Ce qui semblait devoir n'être que provisoire (les baraques d'ouvriers) s'est avéré finalement le lieu d'habitation de plusieurs générations.

A la manière des matriochkas, ces poupées russes gigognes, cette installation est constituée par un ensemble de dix neuf installations indépendantes, toutes inédites, dont chacune a sa propre histoire et sa propre structure.

On peut souligner la présence, au sous-sol, parmi d'autres colonnes et matériaux de construction, d'une installation musicale intitulée *Trois chants dédiés au pays natal*, elle-même constituée de trois installations comprenant chacune une peinture de grand format réalisée par Kabakov à New York dans le style réaliste-socialiste. Des chansons russes des années 1930-50 sur les thèmes de la terre natale, l'enthousiasme des chantiers soviétiques, l'amour et l'amitié, sont diffusées. Le spectateur se trouve ainsi transporté dans un monde qui l'envahit totalement.

L'installation *C'est ici que nous vivons*, sollicitant à la fois la vue et l'ouïe, la mémoire et l'imaginaire du spectateur, appartient à ce type de travaux qu'Ilya Kabakov développe depuis 1988 - sans l'avoir cependant étendu à une telle échelle - et qu'il qualifie "d'installation totale".

L'artiste

Né en 1933 à Dniepropetrovsk, en Ukraine, Ilya Kabakov suit dès 1943, durant ses études primaires et secondaires, une spécialité en arts plastiques. Il obtient son diplôme d'illustrateur à Moscou en 1957 et illustre, en une vingtaine d'années, plus de cent livres pour enfants. De 1970 à 1978, il entreprend un long travail sur ses *Albums* (il en réalise 55), qui mettent en correspondance des dessins et une série de textes et commentaires dans une structure narrative qui servira de point de départ à ses travaux ultérieurs. Ce rapport d'échange entre dessin et commentaire se prolonge dans ses "Expo-art", expositions fictives sur des panneaux dépliés en accordéon, dont le concept se retrouve également dans plusieurs de ses installations. A partir du début des années 80, il commence à concevoir des installations qui le feront découvrir en Occident, par les expositions à Berne en 1985 et Paris en 1986. En 1988, il quitte la Russie pour l'étranger (Autriche, France, Allemagne) et réalise sa première "installation totale" intitulée *Les dix personnages*, chez Ronald Feldman à New York. Travaillant sur le rapport des objets et des spectateurs à l'environnement, il développe dès lors ce genre d'installation, où le visiteur est absorbé et manipulé. Il rédige et publie de nombreux livres. En 1992, il s'installe à New York où il vit et travaille aujourd'hui en dehors de ses longues périodes de nomadisme pendant lesquelles il réalise et présente dans le monde entier des installations, métaphores de l'univers soviétique. A l'occasion de l'Exposition Universelle de Séville en 1992, il présente une installation devenue permanente et, en 1993, représente la Russie à la Biennale de Venise. *C'est ici que nous vivons* constitue la plus importante "installation totale" réalisée à ce jour par Ilya Kabakov.

Commissaire de l'exposition : Nadine Pouillon, assistée de Hélène Kelmachter

Performance : mercredi 17 mai à 18 heures 30, au studio 5

Musique de Vladimir Tarasov, textes d'Ilya Kabakov
suivie, à 19 heures 30, d'une rencontre avec Ilya Kabakov, à laquelle participeront Jean-Hubert Martin, James Lingwood, Marc Dachy, Pavel Pepperstein et Nadine Pouillon.

Publication : l'ouvrage qui accompagne l'exposition *C'est ici que nous vivons* constitue la première monographie importante publiée en français sur Ilya Kabakov et une première ébauche du catalogue raisonné de ses installations depuis le début des années 80.

260 pages, relié, 68 illustrations couleurs, 100 noir et blanc, 170 dessins au trait. Prix : 300 Fr.

Avec le soutien de NINA RICCI et la participation de I. GUZZINI.

Direction de la communication

Attachées de presse :	Julie Goëlf-Basquin	Nathalie Garnier
	Tel : 44 78 42 16	Tel : 44 78 46 48
	Fax : 44 78 13 02	Fax : 44 78 13 02

L'installation

Extrait de l'entretien de Nadine Pouillon avec Ilya Kabakov, publié dans le catalogue de l'exposition *Ilya Kabakov C'est ici que nous vivons*.

Nadine Pouillon - (...) Venons-en à l'installation présentée dans le Forum du Centre Pompidou *C'est ici que nous vivons*. Je pense qu'il s'agit de la plus grande installation que vous ayez jamais faite, autant par sa taille que par sa structure très complexe, puisqu'elle comporte à elle seule dix-neuf installations. Quand l'idée vous en est-elle venue ? L'avez-vous spécialement conçue pour le Centre, ou est-ce un projet que vous avez adapté ?

Ilya Kabakov - Pour faire comprendre mon travail sur cette installation, j'utiliserai la comparaison avec un arbre, dont les branches représentent chacune un thème différent : par exemple, l'appartement communautaire. Certains sujets ont trait aux images de l'idéologie soviétique qui a accompagné la plus grande partie de ma vie. D'autres évoquent l'état psychique des "petits hommes" qui subissent cette idéologie. Tous ces thèmes concernent directement mes proches, mes amis, ma mère... Ils sont aussi l'expression de mon propre imaginaire. On peut donc dire que chaque branche de l'arbre constitue une métaphore bien précise. Ces "branches" sont toujours présentes dans mon esprit lorsque je travaille sur mes installations : je fais constamment appel à ces "réserves", à ce stock d'images, qui contiennent un énorme volume de projets, dont la plus grande partie n'est pas encore réalisée. Je l'appelle aussi ma "valise de projets". (...) Ainsi, mes fantasmes ressemblent à des enfants à naître, qui attendent de rencontrer l'espace qui va leur donner le jour. L'installation qui est présentée au Centre Pompidou concrétise la rencontre des thèmes emmagasinés dans ma "bibliothèque-réserve" avec ce grand musée étonnant. Ce qui est très important, c'est que l'idée fusionne avec le lieu et la ville qui l'accueillent.

N.P. - Pour éclairer davantage le spectateur, il s'agit donc ici d'un palais idéal dont la clé, comme toujours dans vos installations, se situe à plusieurs niveaux de lecture. Ce palais, dans cette cité en cours de construction - selon le projet figuré sur le panneau à l'entrée du chantier - est évidemment le symbole du communisme soviétique arrêté en plein vol : ce chantier interrompu est mis en parallèle avec le communisme déchu. Ce qui est intéressant, c'est que la vie reprend le dessus. C'est finalement la vie qui l'emporte, la vie très quotidienne. Il y a peut-être aussi un parallèle avec le Centre Pompidou lui-même, cet énorme creuset de culture qui semble parfois s'enfermer mais qui, malgré tout, continue à vivre et s'apprête à renaître.

I.K. - En effet, pour moi, le rôle de l'artiste consiste à proposer des métaphores qui donneront lieu à plusieurs lectures. Mais je peux tout de même dire que cette installation est bien évidemment liée à mes problèmes émotionnels avec mon pays natal.

N.P. - Bien sûr. Par exemple, les colonnes érigées - ou pas encore - au milieu du Forum, ne représentent-ils pas l'idéologie, de l'économie, la politique et la force militaire, en tant que symboles de la "grande et puissante Union soviétique" ?.

I.K. - Je considère que toute opinion sur mon oeuvre est une prise de position des spectateurs. Et plus ces opinions sont nombreuses, plus l'installation provoque d'associations d'idées, plus je suis heureux.

N.P. - Je pense que le futur et le passé sont inclus dans *C'est ici que nous vivons*. Le futur est là, mais figé. Le présent est figuré par la vie quotidienne. A ce propos, vous dites quelque part que les installations, tels les églises ou les musées, intègrent le passé et le futur dans un présent permanent. Ainsi, cette installation, qui est en fait un amas de débris, selon vos propres termes, serait également le symbole du musée...

I.K. - Vous touchez au point sensible. On se trouve effectivement dans une situation qui nous amène à présenter dans ce musée célèbre et magnifique un amas de débris, sous la forme d'un véritable chaos. (...)

N.P. - Que représente précisément pour vous cette accumulation d'objets quotidiens et de déchets "mentaux", si l'on peut dire, puisqu'il s'agit des choses non abouties et des résidus du communisme effondré ?

I.K. - Le communisme, en tant qu'utopie, ressemble aux objets des contes de fées : on a beau essayer de les détruire, ils réapparaissent toujours sous d'autres formes. Le communisme est pareil, et en cela il est indestructible. Les générations futures se berceront des mêmes illusions que nous. En fait, qu'il s'agisse de petites utopies ou d'utopies globales, c'est toujours la même chose : on ne peut pas s'en débarrasser ! (...)

N.P. - Liée à cette utopie communiste, la vie communautaire apparaît à de nombreuses reprises dans vos installations - sous forme de cuisine communautaire, notamment. Elle surgit ici dans les "wagons", comme vous les nommez, qui ont été réinvestis pour servir d'habitation.

I.K. - Malheureusement, dans ma tête, comme partout en ce monde, règne l'ambiguïté. D'une part, la vie communautaire, c'est l'enfer, bien sûr, mais d'autre part, le principe même de vie communautaire est lié à la vie russe de façon inextricable. On peut y voir un symbole de la vie humaine et de la capacité que nous avons à nous venir mutuellement en aide. (...)

N.P. - Certains éléments liés à ce thème de la vie communautaire vous sont chers et vous les utilisez comme un vocabulaire plastique : la couleur et l'éclairage, particulièrement. Ces fameuses couleurs des murs - le brun-rouge et le gris, avec

parfois, entre les deux, la petite ligne bleue que vous peignez vous-même - sont une forme de langage que vous reprenez dans plusieurs installations.

I.K. - Certainement, c'est très important. Comme toujours chez moi, ces couleurs ont une double signification. Cette façon de peindre les murs de deux couleurs se retrouve dans les espaces administratifs et bureaucratiques du monde entier : que ce soit en Russie ou ailleurs, c'est tout aussi déprimant et hideux. On voit cela dans les commissariats de police, les écoles, les archives municipales, etc. La seule vue de ces murs suffit à nous mettre dans l'ambiance, à provoquer en nous un mélange de mélancolie et de désespérance. Et pourtant, on peut aussi voir la surface de ces murs comme un espace immense, sans limite, où la partie supérieure, toujours peinte de couleur grise, représente un ciel gris, ouvert et insondable, tandis que la partie inférieure, toujours de couleur brune, représente une steppe vide, qui s'étend à perte de vue. Et la ligne bleue devient la ligne d'horizon. La personne qui se trouve dans une pièce de ce genre peut finalement avoir la sensation d'être plongée au coeur de la steppe russe, cet espace improbable, vide et solitaire.

N.P. - Hormis certains points violemment éclairés pour leur mise en valeur, l'éclairage dans vos installations est toujours faible, produit par des lampes tristes. Il permet finalement au spectateur d'avoir une certaine forme de concentration.

I.K. - Exactement ! (...) On m'avait dit que la pénombre dérangeait le spectateur. Je suis donc ravi que vous me disiez le contraire ! Pour moi, la concentration ne se limite pas à l'étude, même attentive, des tableaux et des inscriptions qui figurent dans mon installation. Je pense qu'elle doit être aussi un moyen d'éveiller les souvenirs du spectateur, de susciter en lui toutes les associations possibles (...)

N.P. - Depuis 1990 environ, un autre élément, outre la couleur et la lumière, figure à plusieurs reprises dans vos installations : il s'agit de la musique. Dans *C'est ici que nous vivons* on entend, dans les trois salles du sous-sol, des *Chants russes dédiés au pays natal* (...) La musique sert à envelopper davantage le spectateur dans ses sensations et ses souvenirs ?

I.K. - La musique sert principalement à plonger le spectateur dans un univers sonore extrêmement émotionnel et nostalgique, pour éveiller en lui toutes les associations possibles (...) et aussi parfois pour provoquer des contradictions avec les images visuelles.

N.P. - Arrêtons-nous encore un instant sur "notre" installation *C'est ici que nous vivons*. Nous n'avons pas encore évoqué la palissade qui l'encercle (...)

I.K. - La palissade est une métaphore très intéressante, très riche. Nous édifions tous nos propres palissades, nos murs. Nous nous enfermons dans nos appartements pour

nous protéger du monde extérieur (...) Cela symbolise le désir que nous avons tous de nous protéger, même si cela n'est jamais tout à fait possible. A la différence des remparts ou des murs qui entourent les camps militaires, on peut aisément franchir ma palissade. Cela tient plutôt de l'envie de se protéger que d'une protection réellement efficace. (...)

N.P. - (...) L'ambiguïté, la dérision et le paradoxe sont des domaines où vous excellez , précisément lorsque vous peignez "à la manière" de l'art officiel et des peintres réalistes socialistes. (...) Dans quel esprit avez-vous fait les toiles présentées dans l'installation ?

I.K. - Pour bien comprendre, il faut se placer dans le contexte global de l'installation. A chaque wagon sa fonction propre, comme dans n'importe quel chantier : certains servent à entreposer du matériel, et puis il y a, tout à fait normalement, le wagon qui sert de lieu de réunion. Les ouvriers reçoivent là leur ration de propagande, destinée à encourager leur ardeur au travail. C'est ce qu'on appelait chez nous le "Coin rouge". On retrouve tout cela au sous-sol. Dans certains wagons, des tableaux de ce type sont exposés, vivement éclairés, donnant à voir l'image d'un chantier idéal et magnifique.

C'est ici que nous vivons figure dans le catalogue du Centre Pompidou comme la soixante-neuvième installation de Kabakov. Artiste nomade, il intervient dans le monde entier. Ses installations exigent toujours une organisation très stricte et rigoureuse. Aidé de son épouse, qui suit la coordination de toutes les étapes, il réalise lui-même le montage de ses installations du début à la fin. *C'est ici que nous vivons* a demandé six semaines de montage.

Repères biographiques

Texte publié dans le catalogue de l'exposition *Ilya Kabakov C'est ici que nous vivons*.

Ilya Kabakov est né le 30 septembre 1933 à Dniepropetrovsk, en Union soviétique. En 1941, son père rejoint le front, tandis qu'Ilya et sa mère sont évacués à Samarkand, en Ouzbékistan.

À l'âge de dix ans, il s'inscrit dans une école spécialisée en arts plastiques, qui, à cause de la guerre, a été transférée de Leningrad à Samarkand.

De 1945 à 1951, il entre dans un collège d'enseignement artistique à Moscou. En 1951, il intègre la section graphisme de l'École des beaux-arts Sourikov de Moscou, et obtient son diplôme d'illustrateur en 1957. Dès 1956, il réalise des illustrations pour des livres d'enfants — plus de cent-cinquante — pour les maisons d'édition moscovites Detskaya Literatura et Malyshev, ainsi que pour les revues *Murzilka* et *Veselye Kartinki*. En même temps, indépendamment de l'édition, il réalise pour lui-même des dessins et des pastels dans un style s'apparentant à l'expressionnisme abstrait. Au cours de la décennie suivante, il développe, dans des peintures et des objets, un style "métaphysique" fondé sur la banalité et l'ambiguïté des thèmes, et sur la notion de blanc. C'est alors qu'il commence à associer dans ses œuvres le texte à l'image.

À partir de 1965, il est membre de l'Union des artistes d'URSS.

De 1970 à 1974, il travaille sur ses dix premiers Albums, consacrés chacun à un personnage. Il en réalisera finalement cinquante-cinq, dont huit sont aujourd'hui édités. A la même époque, il peint le triptyque blanc *En marge* et, pour une exposition imaginaire, une série de sept peintures blanches accompagnées de commentaires. Il commence alors à développer le concept "d'expo-art" dans des expositions fictives constituées de "dépliants" en accordéon, supports qu'il reprendra fréquemment plus tard dans ses installations.

En 1978, il crée la série de tableaux "à la manière du JEK", censés être exécutés sur commande de l'Office de gestion des immeubles. Il réalise également plus de cinquante peintures murales dans le style du Sotsart, courant qui a pour principale caractéristique de tourner en dérision les poncifs de la culture officielle.

Au début des années quatre-vingt, il inaugure avec *Les Seize Cordes*, *Le Bateau*, *La Rivière souterraine dorée* et *L'homme qui s'est envolé dans l'espace* son travail sur les installations, qui le feront découvrir en Occident. En 1982, il crée un personnage de "petit homme" qui ne se débarrasse jamais de rien, l'idée de "déchet" constituant, en quelque sorte, la trame de son existence. Il en résultera des installations remplies de papiers, de partitions, de boîtes, de poubelles, le tout accompagné de commentaires qui présentent la "collection" de ce personnage, le "livre de sa vie". En 1983, il conçoit *La Mouche avec des ailes* pour le musée Pouchkine et reprend les "dépliants" de ses expo-arts dans *Les Paravents intellectuels*. L'année suivante, il crée le dépliant *Olga Gueorguievna, ça bout* (55 m de long), qui sera plus tard installé dans *La Cuisine communautaire*.

À partir de 1985, les expositions de Berne, Marseille, Paris et Düsseldorf qui lui sont consacrées le font connaître en Europe. Il reçoit une bourse du Kunstverein de Graz (Autriche), où il crée l'installation *Avant le dîner*.

En 1988, il réalise et expose à la galerie Ronald Feldman à New York *Les Dix Personnages*, sa première "installation totale" dont il avait commencé à concevoir certains éléments dès 1981. Il reçoit une bourse du ministère français de la Culture et bénéficie d'un atelier à la Cité des arts à Paris. En 1989 et 1990, il s'installe à Berlin, grâce à une bourse du DAAD. En 1991, il travaille pendant un an chez Dina Vierny, à Mittainville. C'est à cette époque qu'il commence à intégrer la musique à ses installations : Vladimir Tarasov, avec qui il travaille régulièrement, compose l'arrangement de sa première installation musicale, *Le Wagon rouge*. En 1992, il crée par ailleurs les décors et les costumes de l'opéra d'Alfred Schnittke *La Vie avec un idiot*, présenté au Netherland Opera à Amsterdam sous la direction de M. Rostropovitch. Dès 1991, il se concentre essentiellement sur le concept de l'installation totale. En 1993, il enseigne comme professeur invité à l'École nationale des beaux-arts de Francfort, et y développe ce sujet. Il rédige et publie également plusieurs livres. Alors qu'il s'est établi depuis 1992 à New York, il partage de plus en plus son temps entre les Etats-Unis et le reste du monde, où, en artiste nomade, il conçoit et réalise des installations pour les musées, institutions et galeries qui l'y invitent. À ce jour, on en dénombre environ soixante-dix.

Installations actuellement visibles en France

L'Homme qui s'est envolé dans l'espace, Mnam/Cci, Centre Georges Pompidou (3ème étage), Paris

La Cuisine communautaire, Fondation Dina Vierny, Musée Maillol, Paris

Concerto pour mouche, Château d'Oiron

Le Collectionneur, Galerie Thaddeus Ropac, Paris (du 19 mai au 13 juillet 1995)

Visites commentées de l'exposition

Informations pratiques

Visites commentées

Visites individuelles

mercredi 18h30 et dimanche 15h30

visite commentée gratuite sur présentation du ticket d'entrée

rendez-vous à l'entrée de l'exposition

Visites de groupes

sur inscription auprès du service éducatif : 44 78 46 73

Renseignements pratiques

Lieu

Forum haut et bas

Dates

17 mai - 4 septembre 1995

Horaires

du lundi au vendredi de 12h à 22h

samedi et dimanche de 10h à 22h

fermé le mardi

Tarifs

Plein tarif : 27 Fr.

Tarif réduit : 20 Fr.

- moins de 25 ans
- étudiants en Histoire de l'art, Architecture et Beaux Arts
- chômeurs, bénéficiaires du RMI

Gratuité : - moins de 13 ans

Contact presse

Direction de la communication du Centre Georges Pompidou

75191 Paris cedex 04

Tel : 44 78 12 33 / Fax : 44 78 13 02

Attachées de presse : Nathalie Garnier ♥ Julie Goëlf

Performance et rencontre

Mercredi 17 mai 1995

Studio 5 (5ème étage du Centre)

18h30 : performance *Olga Georgievna, il y a quelque chose qui brûle*

19h30 : rencontre avec Ilya Kabakov à

Performance : *Olga Georgievna, il y a quelque chose qui brûle*

Le texte, rédigé par Kabakov et inspiré de la vie quotidienne dans une cuisine communautaire en Russie, provient du dépliant d'une "expo-art" de 1984, repris dans l'installation *La Cuisine communautaire*.

Lu en russe par Vladimir Tarasov et Julie Pouillon (traduction projetée sur écran), ce texte est accompagné d'une part de la projection de diapositives évoquant les cuisines communautaires; d'autre part d'une musique composée par Vladimir Tarasov, interprétée par lui-même à la percussion et par Didier Petit au violoncelle.

Rencontre avec Ilya Kabakov

Suivra une table ronde autour, et en la présence, d'Ilya Kabakov, à laquelle participeront Marc Dachy, James Lingwood, Jean-Hubert Martin, Pavel Pepperstein.

Modérateur : Nadine Pouillon.

Le catalogue

Ilya Kabakov

C'est ici que nous vivons

Editions Centre Pompidou

Ouvrage sous la direction de Nadine Pouillon, conservateur au Musée national d'art moderne et commissaire de l'exposition Ilya Kabakov *C'est ici que nous vivons*

Format : 23,5 x 30 cm à la française - Relié - 260 pages - 68 illustrations couleurs, 100 noir et blanc, 170 dessins au trait

Prix : 300 francs

Cet ouvrage constitue la première monographie importante publiée en français sur Ilya Kabakov et représente le catalogue raisonné de ses installations depuis le début des années 80. Ainsi l'installation *C'est ici que nous vivons* est replacée dans une perspective historique et mise en correspondance avec ses travaux antérieurs. Les textes du catalogue offrent des points de vue variés sur l'oeuvre de Kabakov et présentent l'état actuel des recherches sur son travail ainsi que sur l'esthétique de l'installation, tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Alors que Jean-Hubert Martin propose une présentation générale du travail de l'artiste, Boris Groys s'attache à souligner le poids de la Russie dans ces installations et à éclairer le lecteur sur les différents apports - politiques, économiques, sociaux et culturels - spécifiquement russes et les symboles qu'ils engendrent. Robert Storr, quant à lui, situe le travail de Kabakov, qui a décidé de vivre à New York, en regard de ses contemporains américains, notamment Donald Judd. Enfin, l'entretien avec Nadine Pouillon donne à Ilya Kabakov l'occasion de s'exprimer sur son propre travail, comme il aime à le faire dans la plupart de ses publications. Et, à partir de l'installation *C'est ici que nous vivons* les différents motifs récurrents sont évoqués de façon à cerner la thématique kabakovienne dans l'ensemble de ses installations.

Sommaire :

- Préface de François Barré, Président du Centre Georges Pompidou

- *Kabakov témoin*, par Jean-Hubert Martin, conservateur général, chargé du Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie

- *L'architecte du vide*, par Robert Storr, conservateur au département des peintures et des sculptures du MoMA, New York

- *Un homme qui veut duper le temps*, par Boris Groys, critique d'art
- *Le musée : temple ou décharge ?*, entretien de Nadine Pouillon avec Ilya Kabakov
- *L'installation totale*, par Ilya Kabakov
- Les 69 installations de Kabakov, comprenant chacune des textes de l'artiste, des dessins, des photographies en noir et blanc et une vue générale de l'installation en couleurs.
- Repères biographiques
- Bibliographie
- Liste des expositions

**Service de presse des Editions du Centre Pompidou : Danièle Alers
Tel 44 78 41 27 / Fax 44 78 12 05**

Les expositions de l'été 1995...

Jean-Michel Sanejouand

Du 28 juin au 25 septembre 1995

Galerie d'art graphique et Galerie Nord

Robert Morris

du 5 juillet au 23 octobre 1995

Galerie Sud

Larionov et Gontcharova

du 21 juin au 18 septembre 1995

Galerie du Musée

Photographies d'Edouard Boubat

Galerie de la Tour

du 28 juin au 2 octobre 1995

Livres futuristes russes

Galerie de la BPI

du 28 juin au 25 septembre 1995

Et puis...

Constantin Brancusi

Grande Galerie

jusqu'au 21 août 1995

Fabià Puigserver, scénographe

Grand Foyer

jusqu'au 4 septembre 1995